

Certains collectionneurs n'agissent qu'au coup de cœur. Ce n'est pas le cas de Jean-Philippe et Françoise Billarant. « *Nous avons tous une tendance naturelle à aller vers ce que l'on connaît déjà et ce que l'on aime. Mais il faut se méfier de la séduction immédiate, car l'œuvre risque de s'épuiser. Mieux vaut ne pas tout comprendre tout de suite, et laisser le temps à une pièce de se révéler* », expliquent-ils en ouvrant la grille de leur « musée privé » consacré à l'art minimal et l'art conceptuel, installé depuis 2011 au cœur du village de Marines (Val d'Oise) dans un ancien silo à grains en béton des années 1960, dont la façade évoque celle d'une église moderniste.

C'est ici, à une petite heure de Paris, qu'ils stockent leurs œuvres et présentent leur collection, riche de plusieurs centaines de peintures, sculptures, vidéos et installations, acquises au cours de ces quarante dernières années. Chacune de leurs expositions occupe la totalité du lieu et réunit une quarantaine d'artistes de trois générations, des pionniers de l'art minimal Sol LeWitt, Richard Serra, Niele Toroni, Donald Judd ou Carl Andre, à la jeune génération (Angela Detanico et Rafael Lain, Paul Czerlitzki...), en passant

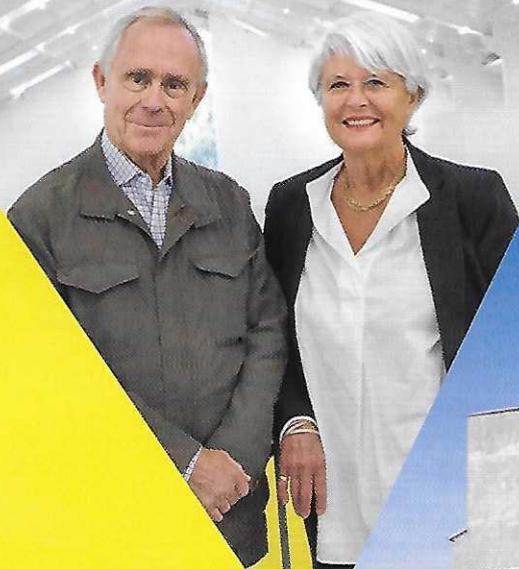
temple
de l'art
minimal



Depuis quarante ans, Jean-Philippe et Françoise Billarant construisent une collection dédiée à l'art minimal et conceptuel. Ils partagent leur passion dans leur musée privé de la région parisienne, installé dans un ancien silo à grains remarquablement réhabilité.

/ Texte Guillaume Morel / Photos André Morin

Projection lumineuse d'un cercle, par Michel Verjux, *Trois carrés évidés, rouge, jaune, bleu* (2011) de Felice Varini.



Jean-Philippe et Françoise Billarant.
L'œuvre de François Morellet, *Braming pi 1 = 8°* (détail), 2008, est exposée à l'extérieur, devant l'entrée du Silo.

par Bertrand Lavier, Krijn de Koning, Cécile Bart ou Felice Varini, qui s'est emparé de l'escalier principal pour y créer une œuvre *in situ*, qui se révèle à partir d'un seul point de vue. Énarque et ancien chef d'entreprise ayant fait fortune dans le domaine de l'auto-agrippant, le Nantais Jean-Philippe Billarant avoue avoir commencé à collectionner sans rien connaître. « *Nous ne sommes pas collectionneurs dans l'âme. Nous avons débuté en achetant quelques tableaux figuratifs à Drouot, que nous accrochions dans notre appartement. Très vite, nous nous sommes aperçus qu'il était difficile de vivre entourés de personnages, de visages.* » Le déclic aura lieu devant un tableau d'Alberto Magnelli (1888-1971) vu chez Édouard Loeb, le frère du galeriste Pierre Loeb. « *C'était une toile de 1914, cubiste, pas encore abstraite, avec de grands aplats de couleurs. Nous avons invité la veuve du peintre à la maison. À la fin du dîner, elle nous a vendu le tableau. Et nous avons décroché nos croûtes!* », se souvient Françoise Billarant.

Un art qui parle de l'art

Dès le milieu des années 1970, d'autres rencontres vont les mener sur le chemin de l'art minimal : celle, décisive, de l'historien de l'art Serge Lemoine, qui leur fait découvrir de nombreux artistes ; celles de grands marchands aussi, comme Michel Durand-Desert, Yvon Lambert ou Paula Cooper. « *Nous voulions vivre dans notre époque, rencontrer les créateurs de notre temps. Petit à petit, nous*

avons appris à apprécier les choses pensées, construites. Nous aimons l'art qui parle de l'art, plus que l'art sociologique ou politique. C'est d'abord la compréhension de l'œuvre qui nous intéresse, avant l'émotion ou les sentiments, que l'on pourra ressentir par la suite », ajoute la collectionneuse, qui est également férue de musique contemporaine.

La collection des Billarant est une aventure artistique et humaine. Le couple l'envisage et la vit comme un engagement auprès de ces créateurs qui écrivent, chacun à leur manière, l'histoire de leur époque. Au fil des années, ils ont tissé des liens avec eux, et beaucoup, comme François Morellet (décédé en mai dernier), Daniel Buren ou Carl Andre, sont devenus des amis proches. Ils les suivent, les accompagnent, et composent des ensembles conséquents de leurs œuvres. « *Longtemps, nos pièces étaient conservées dans des containers. Avoir un lieu pour les*

exposer, c'était également une manière d'aller au bout de notre démarche de soutien aux artistes », affirme Jean-Philippe Billarant. Encore fallait-il trouver l'endroit adéquat. C'est par le biais du Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement, notamment chargé de recenser les sites d'intérêt patrimonial, que le couple a découvert cet ancien silo à grains, construit en 1962 et désaffecté depuis 2002. « *Quand nous l'avons visité, il y avait des rats, des pigeons, des vitres brisées, se souvient le collectionneur. Mon épouse est ressortie tout de suite!* » Mais la magie du lieu a opéré et ils n'ont pas hésité longtemps avant de l'acquérir.

Lumière, matière, langage

Après avoir sollicité leur ami Dominique Perrault, Jean-Philippe et Françoise Billarant ont finalement décidé de confier la réhabilitation et l'aménagement du bâtiment à un tout jeune architecte, Xavier Prédine-Hug. Pour son premier grand chantier, celui-ci a parfaitement su préserver l'esprit du lieu, en l'adaptant aux impératifs d'un musée d'art contemporain. Il a créé un étage qui a permis de doubler



Folding, le mur blanc de Philippe Decrauzat, la salle Bertrand Lavier, les *Cubes en graphite Silence* (détail, 2005) de Carl Andre.

“ On ne trouvera ici ni provocation, ni dissonances. Visiter le Silo est la promesse d’un moment suspendu ”



Cabane éclatée de Daniel Buren et œuvres de Niele Toroni.



“ Nous avons appris à apprécier les choses pensées, construites. C'est d'abord la compréhension de l'œuvre qui nous intéresse, avant l'émotion ou les sentiments que l'on pourra ressentir ”

la surface d'exposition, décloisonné l'espace tout en conservant le principe des cellules de stockage du grain, et percé une haute fenêtre dans le mur du fond, qui laisse entrer la lumière au rez-de-chaussée. Commencés début 2010, les travaux ont duré un an seulement et le Silo a été inauguré au mois de mai 2011.

Expositions construites

Depuis, chaque exposition (l'accrochage est renouvelé tous les deux ans) est construite et pensée pour que les œuvres dialoguent, se répondent, s'enrichissent mutuellement. On ne trouvera ici ni provocation, ni dissonances. Visiter le Silo est la promesse d'un moment suspendu, d'une parenthèse où règnent le silence et la sérénité, dans la beauté épurée, essentielle, des formes et des matériaux. Déployé sur deux mille quatre cents mètres carrés (les deux niveaux de la grande nef auxquels s'ajoutent, sur la mezzanine, les petits cabinets destinés à la présentation des dessins), le parcours privilégie les groupes d'œuvres, les séquences organisées autour d'une notion, d'un concept, d'une thématique. La lumière (le « solarium » de Véronique Joumard, les néons de Maurizio Nannucci et de François Morellet), la perception (les jeux d'échelle de l'architecture-sculpture de Krijn de Koning), le langage (la sublime installation de Charles Sandison) ou la matière (la fragilité des œuvres en pigment de Günther Umberg, les peintures sur Tergal de Cécile Bart, les drapés noirs de Jan Kämmerling, qui rappellent à la fois le suprématisme et le travail de Lucio Fontana), sont autant de clés de lecture. « Nous recevons des visiteurs de tous âges et de tous horizons, des spécialistes, des néophytes, des voisins curieux, beaucoup d'étudiants... Certains sont effrayés au début. C'est un art qui peut sembler austère, sévère au premier abord, mais qui, lorsque l'on prend le temps de s'y intéresser, se révèle apaisant, poétique, et même très joyeux », conclut Françoise Billarant.



À VOIR

LE SILO, 3, route de Bréançon, 95640 Marines, 01 42 25 22 64. Visites uniquement sur réservation, sur lesilo@billarant.com

À LIRE

LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION, *Le Silo Collection Billarant 03*, éd. Presses du Réel (120 pp., 25 €).

L'installation **Blue Drawing** (2015) de Krijn de Koning, les néons de François Morellet.